

## 5/5 avec **Josée Guellil**



Josée Guellil vient d'éditer, chez In8 à Serres-Morlaàs, le troisième ouvrage de Nicolas Mathieu, Prix Goncourt 2018.

© Ascencion Torrent

**Ça fait quoi d'être une maison d'éditions (In8) qui privilégie le court, la novella, la nouvelle, le noir dans des temps où le succès s'attache aux pavés, aux thrillers, aux romans feelgood ?**

Vous sous-entendez qu'on n'est pas à la mode ? Ou peut-être, que nous sommes des précurseurs... ?

Défendre la bonne littérature, quand on est un petit éditeur indépendant, c'est un combat de tous les instants... mieux vaut donc être intimement, profondément convaincus parce qu'on veut porter aux yeux des lecteurs.

Or, il se trouve que nous (je dis nous, parce qu'**In8**, c'est une équipe, c'est d'ailleurs sur le terrain des affinités partagées et des goûts convergents que nous nous sommes rencontrés les uns les autres) c'est cela qu'on aime.

Le format court, parce que nous tenons pour primordial le rapport à la langue et au style. Je ne dis pas que ce souci n'existe pas dans les formats longs, les romans fleuves et les sagas, mais dans une nouvelle ou une novella, l'attention est maximale, chaque mot est pesé, et comme les mots sont rares, chacun d'eux développe sa puissance maximale. C'est aussi, partant, une expérience particulière que nous proposons au lecteur : un rapport au livre qui sera intense, le temps de l'investissement dans le texte.

Le refus des grands effets sensationnalistes du thriller, mais au profit d'une lecture à sensations, en quelque sorte, forte, percutante. Des histoires dans lesquelles ce n'est pas « ça passe ou ça casse », mais « ça passe et ça casse ». Des histoires qui ne laissent jamais tiède, in-différent.

**La novella c'est le format de cette littérature qui a « juste le temps » de faire vaciller les certitudes.** D'ébranler. Un accroc dans la toile de ce qui est installé dans nos têtes, un coup de poing, un bref coup d'œil sur une réalité si différente de celle que l'on connaît. Elle n'a pas l'espace pour installer un monde alternatif, pour construire une démonstration, pour développer une thèse. On en sort en se disant que finalement le monde est plus complexe, mais ce n'est pas le terrain des vérités révélées.

Et le noir, c'est vrai. Plus que le polar, le noir, ou la littérature avec une préoccupation sociale. Je ne lis pas des romans pour me sentir bien. Je lis des romans qui donnent de la profondeur à l'existence, qui densifient le réel, et ceux-là racontent rarement des choses joyeuses, ou qui tournent bien. Les romans qui m'ont le plus aimantée, intéressée, sont terriblement dramatiques, sombres, épouvantables [c'est le cas de bien des chefs d'œuvre de littérature générale n'est-ce pas ? puisque l'amour heureux n'a pas d'histoires]. Prenez *Moderato cantabile* de **Duras**, ou *Au cœur des ténèbres* de **Conrad**, qui peuvent être considérés chacun comme des variations de ce qu'on appelle le « noir » aujourd'hui, des novellas noires... Il est des événements dans la vie qui sont dramatiques, mais si beaux, si beaux, que cela donne un sens, justement, une épaisseur que la matérialité des choses ne donnait pas, et la littérature permet cela. Quand vous lisez le premier roman de **Sylvia Cagninacci**, *Des îles et des chiens*, vous pouvez vous dire « ce livre est affreux, un enfant trouve la mort dans un accident de chasse ». Mais **Sylvia Cagninacci** donne aussi à saisir la beauté des cérémonies de deuil, une universalité de la peine – sa narration procède à la manière d'un chœur antique tragique - l'ambiguïté de la sociabilité corse, entre la promiscuité de village et les solidarités familiales, le fatalisme social, lorsqu'une culture sexiste alimente les violences masculines et l'alcoolisme... Voilà, c'est la différence entre le fait divers et la littérature, et entre le feel good et le noir. On ne cherche pas à se sentir bien, on cherche à comprendre le monde dans lequel on vit, et puisque tout est gris, ni noir, ni blanc, la beauté et le sens se tapissent dans les drames les plus profonds.

**Qui est votre « sans qui, rien n'aurait été possible » ?**

La bienséance m'intime de répondre : les auteurs, bien sûr ! Ils précèdent l'éditeur, c'est évident, et ce sont eux d'abord qui nous font confiance. Je n'en citerai aucun, il faudrait les citer tous et ils sont trop nombreux, mais ce qui est intéressant c'est qu'ils ont des profils extrêmement variés, primo-romanciers ou écrivains « reconnus » comme on dit, les premiers n'avaient rien à perdre et les seconds n'avaient plus rien à gagner... Mais au-delà, je vais rendre justice à deux collègues hommes – ils ne sont

pas si nombreux dans l'édition. Le fondateur de la maison, **Olivier Bois**, c'est lui l'impulsion initiale, lui qui a voulu développer une maison qui défende la littérature, et qui n'a jamais retiré son soutien, vaille que vaille, il dirige toujours la maison aujourd'hui. Et **Marc Villard**, avec qui je travaille depuis maintenant 13 ans, et qui est à la fois d'une constance, d'une exigence, et d'une générosité totale. J'ai beaucoup appris à ses côtés. Certains auteurs disent en riant qu'il est pour eux un « maître », je peux revendiquer aussi, même si aujourd'hui lui et moi fonctionnons davantage en tandem.

### **Pourquoi écrire lire éditer du noir ?**

Je pense avoir déjà répondu plus haut...

### ***Polaroid* et *Faction* sont-elles les deux faces d'un même monde vu par des yeux différents ?**

Par des yeux différents, non, parce que dans l'une et l'autre collection, ce sont possiblement les mêmes écrivains qui écrivent... Ce sont les mêmes regards sur le même monde, pour des yeux possiblement différents, et encore... Nous souhaitions que les plus jeunes d'entre nous – les ados aussi, donc – puissent être interpellés sur le monde tel qu'il est. C'est le monde dans lequel ils vivent, avec ses défaillances, ses violences, ses beautés aussi, ses épreuves.

Nous faisons le constat que pour ces jeunes-là, qui sont au bord de l'âge adulte, ils avaient accès, en littérature, massivement, à des univers fantaisistes, magiques, romantiques... Mignons, au pire, et au mieux réducteurs. Et que sur les phénomènes plus graves, les faits, la société telle qu'elle s'étale dans les colonnes des journaux, telle qu'elle nous percute dans les flux d'informations, il y avait peu de littérature, peu de romans qui donnent accès. Quelques éditeurs, et quelques écrivains avec eux, y allaient, mais peu en somme.

Je me souviens notamment que ma fille âgée de 10 ans à l'époque m'avait interrogée sur le mouvement des gilets jaunes. Elle voulait comprendre cette colère, dont on parlait dans les journaux pour enfants. Ceux-ci sont très bien faits, mais brefs et factuels. Or, comment rendre compte de ce qu'est la précarité, les travailleurs pauvres, les temps partiels subis, les parents célibataires, les petites retraites, la désespérance sociale, dans un article de 1000 caractères ? Seule la fiction peut donner à *sentir* ce qu'on ne vit pas directement. Et nous recevions au bureau des textes adultes qui s'intéressaient à ces questions... *Faction*, c'était un peu le chaînon manquant, imaginer un espace pour une littérature noire et sociale à destination de plus jeunes lecteurs.

Les deux collections se répondent. *Faction* a immédiatement trouvé son lectorat chez les jeunes, et leurs aînés... et ils passent des uns aux autres dans une famille, ce qui est finalement assez peu commun en littérature. Et nombreux sont les écrivains

publiés dans *Polaroid* que l'on retrouve dans *Faction*, et inversement – **Marin Ledun, Marion Brunet, Laurence Biberfeld**... il y a porosité esthétique, et ce souci du noir et du social.

### Que va faire In8 en 2024 pour son quart de siècle ?

Euh... des livres ? Et une fête peut-être ? C'est ce qu'on aime et sans doute ce qu'on fait de mieux ! La dernière en date s'appelait « *50 nuances de gras* », on avait édité un coffret de nouvelles autour du cochon, avec des auteurs polar (parce que dans le sud-ouest le cochon est noir comme chacun sait), on avait transformé les bureaux en porcherie, il y avait de la paille partout sur les ordis, et des amis comédiens avaient monté une pièce de théâtre à partir des nouvelles. Bref, bazar mémorable, c'était un peu de travail avant, encore du boulot après, mais les rillettes étaient bonnes et la brasucade du **FIRN** ou les moules frites du **Goéland masqué** se découvraient un challenger terrien !

Mais je ne suis pas certaine que ce sera 2024, la maison a pris son plein envol en 2005, date de publication du premier polar (*Tango parano*, d'**Hervé Le Corre**) et de notre collection de nouvelles... Mais peut-être aussi qu'on fêtera les 20 ans, dans ce cas, c'est plus proche.